

et l'amour. Il continue son chemin. Je le suis irrésistiblement. Des enfants, en train de jouer, excitent leurs petits chiens après lui. Il sourit en tremblant. Mais, on le voit, ce ne sont pas des sourires qui ont envie de sortir de ses prunelles...

Il prend une route que je reconnais aussi, malgré les arbres rachitiques, déjetés, scrofuleux et paralysés de vieillesse qui la bordent. Des branches dessinent des arabesques diaboliques, et de grands bras de vigne, presque morts et tordus, tâchent de s'étendre en linteaux quelconques, ridicules et pitoyables à force d'être vieux et chétifs. Hier, ces vieux arbres où niche tant d'horreur étaient de gentils petits ormes amoureux qui gazouillaient en frôlant leurs têtes ensemble...

Il monte. Il avance péniblement et entre dans une forêt affreuse où passent des oiseaux si vieux qu'ils radotent, des chauves-souris, des hiboux, où glissent des lézards. Il avance dans un sentier familier, s'arrête au bas d'une grosse roche, sous des cèdres moussus, et s'installe comme qui veut longtemps dormir.

Avec elle j'allais m'asseoir près d'une roche qui ressemblait exactement à celle-ci, mais la nôtre était entourée de jeunes cèdres, plus frais, plus odoriférants et plus complaisants. Près de notre roche, à nous deux, il y avait une source qui chantait... Voilà que j'aperçois une source à côté de la roche du vieux ! Où suis-je donc ? Je regarde partout, autour... Cette forêt, je la reconnais aussi. Mais la mousse que j'ai vue hier est maintenant séchée comme par de bien longues années et toute parsemée de grandes fougères très sauvages. Le frais velours qui s'étalait sur les pierres est devenu un vieux tapis usé de lichen sec, d'un gris ancien et sale. Les fleurs sont fanées et disparues ; la brise est morte ; les arbustes complices — tout habillés de fraîches couleurs comme de bons petits princes — sont maintenant de grands arbres assagis et même très sévères, fort repoussants d'ailleurs, caducs, hideux de vétusté, démodés dans leurs vêtements de bure, avec des airs de déterrés, comme des anachorètes, comme s'ils avaient suffisamment veillé et assez vécu, de longues lianes dures leur grimpent après, les serrent, les étouffent. Le parfum des lys, des myrtes, des violettes, des marguerites, des résédas, des églantines, des giroflées, où est-il ? Il n'y a plus qu'une odeur âcre de résine, de bois pourri, une senteur farouche qui s'extravase par le bout des branches et empêche les oiseaux gais d'y venir faire de la musique. Ici, où nous entendions un concert de voix douces, de petites choses en amour, où la tendresse poussait avec chaque brio d'herbe, flotte à présent un silence inquiétant de très éloigné cimetière caché, de vieux sépulcre très oublié, dans une fosse bien profonde.

Tout à coup dans les branches, une espèce de zéphir, et derrière la roche, la source, et dans le lichen, des grillons se mettent à chanter, comme pour endormir l'hôte qu'ils connaissent. Lui, lève sa tête bien lourde, sourit, et ses pauvres yeux liquides de vieux — ses horribles prunelles, douces encore — se tournent vers les étoiles et semblent chercher quelque chose qui s'envole et qui est déjà rendu bien haut... A l'orée de la forêt, là où je l'avais vue disparaître, je revois celle en qui j'avais foi et qui m'avait fait croire en l'amour éternel, mais vieille aussi, laide, voûtée affreusement, rabougrie, la figure émaciée, repoussante. Elle se cherche un asile et ne s'arrête nulle part. On voit qu'elle souffre sans attendre de consolation : c'est qu'elle regrette s'être si souvent arrêtée, autrefois... Elle marche toujours, allant et revenant sans cesse sur ses pas. Lui, le vieux, la voit, mais ne la regarde pas. Il passe sa pauvre main maigre, sèche et toute bleue de grosses veines, sur ses yeux qui pleurent, puis il se place encore pour dormir. Et le petit orchestre continue de chanter — comme dans les crépuscules terrestres — bien bas, tout bas, afin de ne point l'éveiller quand il aura commencé de dormir.

Je reste à observer ces étranges choses ; la vieille marche toujours ; les derniers reflets du soleil couchant sortent du bois ; la nuit s'accroît : le vieux ne bouge plus ; je m'en vais. J'ai peur de rester dans ce lieu.

Je marche sans rien regarder, et je suis rendu, s'en m'en être aperçu, dans ma demeure. Je m'accoude à ma table et dans la fumée d'une cigarette, je tâche de faire une suite quelconque de cette promenade fantastique, faite dans la brume indécise, dans le silence funèbre, parmi des êtres qu'on voyait parler plutôt qu'on ne les entendait, qui marchaient moins qu'ils ne changeaient de place dans un vol imperceptible.

Je vois le brouillard changeant, la jeune fille qui m'a fait croire en l'amour éternel et qui passe aussi insaisissable qu'un flocon ; je vois le vieux qui me ressemble tant, je cherche en haut avec lui, je suis la fumée qui monte. Je vois la vieille — mon amour éternel — prête à mourir. Je vois tout dans la fumée blanche et bleue qui monte, qui monte toujours.

Un coup de vent, une rafale égarée dans la nuit, fait battre ma fenêtre et me réveille.

Dehors, il pleut.

\* \*

Si cette histoire t'étonne, toi qui me lis pour t'amuser, pour me mépriser ou pour rire, toi, l'incrédule, le sceptique, c'est que tu ne crois point aux songes. Ceci en est un qui me conseille peut-être de ne pas poursuivre le bonheur, de ne pas chercher à passer le courant d'une année qui n'est pas la mienne. Et je te le rapporte tel qu'il m'est venu un soir, une nuit que dehors il tombait une pluie triste, une de ces pluies d'octobre, froides et lentes, qui commencent et qui prennent bien du temps à finir.

HENRY D'ELS.

Montréal, 1901.

## CONCOURS LITTÉRAIRE

Mesdames et messieurs,

« Nous n'avons pas une littérature à nous, » s'écrient-ils souvent. Ma foi, si on n'a pas tort de s'exprimer ainsi, on n'a pas tout à fait raison non plus.

Certes, nous sommes jeunes, craintifs, peu encouragés... et que de Zoïles ont jeté de tous temps, du bien gros plomb dans l'aile des audacieux amoureux des Muses !

Mais, quoi qu'on en dise, nous avons nos littérateurs et nombre d'entre eux ont mis dans leurs fins écrits une originalité que n'auraient pas désavoué des écrivains de l'Outre Mer.

Nous avons le droit d'être fiers de ces poètes, qui ont chanté avec amour le majestueux de notre Canada.

Nous avons le droit d'être fiers de ces historiens qui ont fait revivre, pour la génération présente, les époques glorieuses des combats, défaites et victoires des aïeux.

Nous avons le droit d'être fiers de ces romanciers qui ont décrit, avec une justesse impeccable, nos mœurs, nos habitudes, nos besoins, nos aspirations.

Nous avons le droit d'être fiers de ces chroniqueurs, qui ont su, avec leur plume magique, nous instruire, nous réprimander, nous amuser, nous faire pleurer.

Nous avons le droit d'être fiers de ces femmes à énergie forte et belle, qui ont fait connaître de par le monde la grandeur d'âme et la vaillance de la femme canadienne.

Mais tout en leur rendant grâce à tous, nous pouvons les aimer différemment, et voilà ce qui fait l'objet de ce concours.

Ainsi, mesdames et messieurs, veuillez nous dire, pour cette fois, quel est, à votre choix, le meilleur poète canadien, passé ou présent, qui ait fait vibrer sa lyre sous notre beau ciel ?

Nous recevrons les réponses jusqu'au 1er mars et nous publierons les meilleures d'entre elles dans le MONDE ILLUSTRÉ du 15 mars.

Les conditions du concours sont faciles : les manuscrits, écrits d'un seul côté de la feuille, ne devront pas en compter plus de trois.

Adressez :

LE MONDE ILLUSTRÉ.

## IMPROMPTUS...

Des chaînes de verdure accrochaient leurs mailles nouées de fleurs, aux murs blancs des grands salons, et dans l'air passaient les bluettes éclatantes des lumières, le tressaillement des mélodies, le frisson des parfums.

C'est là que je l'ai connu : yeux bleus, cheveux soyeux, dents blanches comme des perles... sourire qui fit battre mon cœur, esprit pétillant... moqueur peut-être... mais aimable...

C'est dans de décor de choses passagères et fugitives, au milieu des harmonies et des fleurs agonisantes, que son image se détache et vient revivre en mon âme ; de toutes ces heures défuntes, s'échappe un souvenir qui palpite, une réminiscence qui vit !... L'étrange contraste !...

\* \*

C'était Pâques. Le soleil brillait ; de son nimbe doré, partaient des rayons qui faisaient papillonner leurs ailes blondes sur les glaces toutes déchiquetées, sur les neiges morcelées en sales lambeaux.

Je l'ai vu... Il ne m'aime pas... Mais pourquoi mon cœur l'aime-t-il ?... Éternel pourquoi de la vie !

Quand les parcelles blanches de la neige viennent mourir sur la terre, elles sont sans force et le vent peut les faire tourbillonner comme des banderolles de fumée ; mais dès que le froid les pénètre, elles se blottissent les unes près des autres, s'unissent entre elles, et puis deviennent ces morceaux de glace qu'un soleil de printemps viendra pulvériser. C'est ainsi qu'en mon cœur a filtré, peu à peu, ce sentiment qui me blesse et m'écrase de son poids. D'abord, les premières impressions tombaient, en mon âme, comme tombent les parcelles de la neige, mais aujourd'hui tous les atômes, agglomérés entre eux, sont devenus les liens d'une chaîne qui attache et captive mon cœur.

N'y aura-t-il pas, comme pour les morceaux de glace, un soleil de printemps qui viendra chasser et détruire ce sentiment qui ne veut pas mourir ?...

\* \*

Le soleil de printemps n'a brillé que dans l'azur du ciel, et dans mon cœur, il n'a rien pulvérisé. Comme j'en suis heureuse ! Il m'aime et si je ne l'aimais plus, moi... Mais non... C'était hier, un soir de mai exquis, parfumé, bercé par les chansons de la brise, mais avec des heures brèves et fugitives...

Que disait-il ?... Mon cœur, tu ne t'en souviens plus ! Laisse ces fleurs, qu'il t'a données, remplir la chambrette de leurs parfums ; ne sens-tu pas dans leurs effluves comme l'écho des douces paroles d'hier, sur leurs corolles inclinées ne vois-tu pas l'image du rêve qui endort ton âme ? Rêve encore, rêve toujours. La réalité saura bien déchirer tes illusions !...

\* \*

Et... la réalité a gagné ; il ne me reste plus rien à lui donner... Par ma fenêtre, je vois passer, sur les eaux bleues du lac, deux petites voiles ; l'une monte, l'autre descend, elles se rencontrent et si près, que la même vague les fait osciller toutes deux dans un même glissement de sa tête blanche, et puis elles s'éloignent... l'une monte, l'autre descend. Sous les rayons de la lune pâle, les petites voiles ondulent sur les flots bleus du lac.

Sur le fleuve de la vie, les barques se rencontrent parfois ; elles passent l'une près de l'autre et puis disparaissent pour ne plus se revoir !

\* \*

C'est l'an nouveau. Il y a des dentelles de givre sur les arbres, des rayons de soleil sur la neige éblouissante, de la joie dans bien des cœurs et de l'espoir en mon âme.

Pauvre nature humaine... que vaudras-tu ? Pauvre fleur, le tourbillon de la brise fait courber ta corolle jusqu'à terre, une goutte de rosée suffit pour faire relever ta tête vers le ciel. Tes bonheurs sont des impromptus, tes chagrins, des instantanés !...

LAURETTE DE VALMONT.